

D'AUSSI LOIN  
QUE JE ME SOUVIENNE

Florent Elamraoui

© Florent Elamraoui, 2020  
Tous droits réservés pour tous pays

ISBN 979-10-359-3640-2

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

Aux termes du code de la propriété intellectuelle :  
« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le  
consentement de l’auteur ou de ses ayants droit est illicite » (art L.122-  
4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce  
soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les  
articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.





## TABLE DES MATIÈRES

---

Prologue.....	9
Chapitre premier.....	13
Chapitre 2.....	20
Chapitre 3.....	25
Chapitre 4.....	32
Chapitre 5.....	36
Chapitre 6.....	41
Chapitre 7.....	47
Chapitre 8.....	51
Chapitre 9.....	58
Chapitre 10.....	65
Chapitre 11.....	71
Chapitre 12.....	76
Chapitre 13.....	81
Chapitre 14.....	87
Chapitre 15.....	93
Chapitre 16.....	100
Chapitre 17.....	106
Chapitre 18.....	111
Chapitre 19.....	118
Chapitre 20.....	123
Chapitre 21.....	129
Chapitre 22.....	135
Chapitre 23.....	144

<b>Chapitre 24.....</b>	<b>150</b>
<b>Chapitre 25.....</b>	<b>155</b>
<b>Chapitre 26.....</b>	<b>160</b>
<b>Chapitre 27.....</b>	<b>167</b>
<b>Chapitre 28.....</b>	<b>174</b>
<b>Chapitre 29.....</b>	<b>178</b>
<b>Chapitre 30.....</b>	<b>183</b>
<b>Chapitre 31.....</b>	<b>189</b>
<b>Chapitre 32.....</b>	<b>194</b>
<b>Chapitre 33.....</b>	<b>199</b>
<b>Chapitre 34.....</b>	<b>206</b>
<b>Chapitre 35.....</b>	<b>213</b>
<b>Chapitre 36.....</b>	<b>218</b>
<b>Chapitre 37.....</b>	<b>224</b>
<b>Chapitre 38.....</b>	<b>230</b>
<b>Chapitre 39.....</b>	<b>235</b>
<b>Chapitre 40.....</b>	<b>239</b>
<b>Chapitre 41.....</b>	<b>245</b>
<b>Chapitre 42.....</b>	<b>251</b>
<b>Chapitre 43.....</b>	<b>256</b>
<b>Chapitre 44.....</b>	<b>261</b>
<b>Chapitre 45.....</b>	<b>266</b>
<b>Chapitre 46.....</b>	<b>272</b>
<b>Chapitre 47.....</b>	<b>277</b>
<b>Chapitre 48.....</b>	<b>282</b>

<b>Chapitre 49.....</b>	<b>286</b>
<b>Chapitre 50.....</b>	<b>291</b>
<b>Chapitre 51.....</b>	<b>297</b>
<b>Chapitre 52.....</b>	<b>303</b>
<b>Chapitre 53.....</b>	<b>309</b>
<b>Chapitre 54.....</b>	<b>314</b>
<b>Chapitre 55.....</b>	<b>319</b>
<b>Chapitre 56.....</b>	<b>324</b>
<b>Chapitre 57.....</b>	<b>329</b>
<b>Chapitre 58.....</b>	<b>334</b>
<b>Chapitre 59.....</b>	<b>340</b>
<b>Chapitre 60.....</b>	<b>345</b>
<b>Chapitre 61.....</b>	<b>351</b>
<b>Chapitre 62.....</b>	<b>355</b>
<b>Chapitre 63.....</b>	<b>363</b>
<b>Chapitre 64.....</b>	<b>368</b>
<b>Épilogue.....</b>	<b>376</b>





## Prologue

**Q**UOI qu'on fasse, la vie a cette particularité de toujours prendre un chemin pour nous surprendre...

Le petit paquet était soigneusement scotché sous le tiroir de la table de chevet que je venais d'acheter à la brocante. Dans un premier temps, je n'y prêtai guère attention. J'étais bien trop occupé à tenter de remettre en place ce satané tiroir récalcitrant qui refusait obstinément de se fermer. Je me contentai donc de couper, avec mon cutter, le Scotch qui le maintenait et de donner le tout à Rachel, ma fiancée. Cette dernière le déposa sur le canapé du salon, en attendant que nous en ayons terminé avec le montage de la table de nuit. Ainsi libéré de son entrave, le tiroir ne tarda pas à se fixer correctement. Il se ferma alors tout naturellement, comme par magie. Dans ma poche, le téléphone n'avait pas cessé de sonner ; c'était plutôt énervant. Il s'agissait encore d'un numéro inconnu, certainement du démarchage publicitaire. Je décidai aussitôt de le mettre en mode silencieux et de le poser sur la table.

Je me tournai de nouveau vers le petit meuble. Le brocanteur avait estimé qu'il datait des années 1930, et son état de conservation était excellent. Une simple couche de vernis et il serait comme neuf. Il était muni d'un tiroir dans sa partie supérieure, d'une niche au milieu, et d'une porte rectangulaire en bas. Une fois le meuble installé, Rachel et moi reprîmes le paquet laissé sur le canapé.

À l'intérieur se trouvait une sorte de petite bourse blanche en forme de cœur, magnifiquement brodée et conservée avec soin. Elle reposait sur une sorte de livret dont les pages légèrement jaunies étaient agrafées et protégées par une mince couverture cartonnée dont le gris bleu n'avait plus d'âge. Il avait sans doute été caché là depuis de nombreuses années, à l'abri des regards indiscrets, sans que jamais personne n'en ait soupçonné l'existence. Le texte avait été dactylographié sur une machine à écrire d'un autre temps. En défaisant les fins rubans rouges qui enserraient la bourse, je constatai avec surprise qu'elle contenait une feuille de papier soigneusement pliée. Il s'agissait d'une lettre à l'écriture fine et délicate, rédigée à l'encre bleue.

Notre curiosité était à son comble. Nous brûlions de découvrir le contenu de ce mystérieux manuscrit, et d'abord celui de la lettre qui l'accompagnait.

Ainsi, confortablement installé sur le canapé avec Rachel, j'en entamai la lecture avec fébrilité.

*« À vous qui lisez ces quelques lignes,*

*Ce ne sont ici que les souvenirs lointains d'une époque aujourd'hui révolue, où la vie était tout autre. Tels que je les ai vécus et ressentis au plus profond de mon cœur.*

*Mes chers souvenirs, ceux que le temps a forgés et dont il me reste en mémoire une tendre nostalgie, comme un insaisissable parfum flottant dans l'air.*

*Ces souvenirs, je les relate ici pour ne plus les voir se flétrir du poids des années. Ils prennent racine dans l'insouciance et la légèreté protectrice que nous confère l'enfance.*

*Bons ou moins bons, ils demeurent en moi pour l'éternité, même si la dureté du temps passé n'épargne personne, et me rappelle sans cesse la fragilité de l'existence et des êtres.*

*C'est à ce manuscrit et à tous ceux qui le liront que je les confie aujourd'hui, afin qu'ils puissent y rester encore aussi*

*vivaces que dans ma mémoire, pour faire revivre à jamais  
un monde venu d'aussi loin que je me souviens... »*

*Marie*

— Non, ce n'est pas possible de lire aussi mal ; tu vas beaucoup trop vite, m'interrompit Rachel. Tu veux bien me laisser prendre la suite ?

Rachel était professeur de français. Elle était sans doute plus habituée que moi à pratiquer ce genre d'exercice. Je lui tendis donc bien volontiers les pages dactylographiées.

— Très bien, c'est à toi de nous montrer ce que tu sais faire ! lui dis-je avec un sourire un peu ironique.

Elle leva les yeux au ciel, d'un air faussement consterné, tandis qu'elle prenait le petit livret dans ses mains. Elle me sourit à son tour en l'ouvrant à la première page, et elle en commença aussitôt la lecture de sa voix douce et claire.

## Chapitre premier

**J**E m'appelle Marie. Je suis née en 1936 dans une famille tunisienne de confession juive, dans le vieux quartier d'une petite ville du nord de la Tunisie, ce petit pays fièrement dressé à la pointe de l'Afrique du Nord et que j'allais aimer de tout mon cœur.

À cette époque, la Tunisie était encore sous protectorat français. Et, dans les souvenirs que j'en ai gardés, il y avait des gens de toutes origines dans notre voisinage : des Italiens, des Français, des Maltais...

Tous vivaient heureux et en parfaite harmonie, se soutenant les uns les autres et se regardant avec bienveillance. Un doux parfum de jasmin flottait dans les rues et le soleil réchauffait les cœurs sous un ciel radieux.

Ma grand-mère Nina, qui adorait me raconter des histoires, m'a souvent parlé de toutes mes années de petite enfance. Elle a ainsi contribué à graver en moi tous ces souvenirs et ces images familières. Elle m'a décrit dans les moindres détails le déroulement de la journée de ma naissance. Si bien

que j'avais parfois l'impression, ô combien étrange, d'y avoir assisté moi-même !

C'est par un bel après-midi d'automne que toute la famille en effervescence attendait dans la pièce commune ma prochaine venue au monde. Leur impatience se teintait d'une grande curiosité. En effet, avec déjà trois filles à la maison, sans doute espéraient-ils secrètement, sans vraiment se l'avouer, voir naître un petit garçon.

Ma petite maman s'appelait Eugénie. Elle était si jolie, avec ses boucles brunes et ses magnifiques yeux noirs. Elle n'avait que seize ans lorsqu'elle et papa s'étaient mariés.

Aujourd'hui, maman était sur le point d'accoucher. Elle avait été installée sur le grand lit dans sa chambre, où tous les rideaux avaient été tirés et la lumière allumée. Une dame, qui avait l'habitude de ces événements, était même venue spécialement pour l'aider à mettre le bébé au monde. Ma grand-mère et ma tante Lucie, dont la gentillesse n'avait d'égale que la beauté, étaient présentes, tandis que papa n'était pas allé travailler ce matin. Il avait tenu en effet à être là. Il n'avait pas ouvert son magasin aux étoffes multicolores où il avait pour habitude de se rendre très tôt le matin.

Papa se tenait assis sur une chaise, passant et repassant sa main dans ses beaux cheveux noirs qui faisaient ressortir ses yeux clairs couleur noisette avec de belles teintes de vert. Il

avait un visage franc où se lisait la bonté et qu'éclairait presque toujours un sourire. Une petite moustache lui ornait la figure, lui donnant tout à la fois un air élégant et sérieux.

Il semblait préoccupé par la naissance de ce nouvel enfant qui allait représenter une charge et des dépenses supplémentaires pour lui. La famille était déjà bien grande, avec trois filles et un garçon. De plus, papa était tout seul à présent à devoir s'occuper du magasin, que mon grand-père paternel lui avait légué à sa mort, deux ans plus tôt. Sans compter que sa santé devenait fragile depuis quelque temps en raison d'une bronchite qui ne voulait pas guérir et l'obligeait ainsi, de plus en plus souvent, à devoir se reposer pour pouvoir reprendre des forces.

Mais au fond, je savais bien que papa était heureux malgré tout d'accueillir son nouveau petit ange. Son cœur était rempli d'amour à l'idée de tenir ce tout petit être dans ses bras, malgré les difficultés de la vie.

Mon frère et toutes mes sœurs étaient là. Rose, ma grande sœur, avait alors presque onze ans ; Benjamin, mon unique frère, allait sur ses huit ans ; Elsa et Betty avaient quant à elles respectivement cinq ans et trois ans. Tous avaient donc approximativement entre deux et trois ans de différence d'âge. Et je ne faisais pas exception à la règle, puisque j'étais moi-même née environ deux ans après ma sœur Betty !

Tous les quatre étaient, à cet instant, très loin des préoccupations de leur père et jouaient en courant dans tous les sens à travers la maison.

Il leur importait peu d'attendre la venue de cet enfant, dont on ne savait même pas s'il s'agissait d'un garçon ou bien d'une fille !

De plus, personne ne le connaissait, mais il semblait, on ne sait par quel divin miracle, monopoliser l'attention de tous les adultes présents. Et, comble de l'injustice, celui de leur grand-mère Nina également. Elle qui d'ordinaire n'avait d'yeux que pour eux leur avait déjà intimé, à plusieurs reprises, de se calmer et de faire moins de bruit.

Ah ! ma grand-mère maternelle, si douce et si généreuse, avec ses longs cheveux blancs, son petit nez mutin et ses yeux rieurs. La plupart du temps, elle était clouée dans son canapé par une maladie rhumatismale dont on ne sut jamais le nom, mais qui l'empêchait malheureusement de pouvoir aller et venir à sa guise, déformait ses doigts et lui causait tout un tas de douleurs qui se réveillaient souvent et la faisaient beaucoup souffrir. Elle avait malgré tout gardé intactes sa joie de vivre et l'immense tendresse qu'elle nous portait.

Elle aussi était nerveuse. Elle ne cessait de secouer machinalement son éternel éventail, qu'elle conservait toujours à portée de main. Elle se tenait fièrement sur le



canapé de bois, celui dont on soulevait le couvercle chaque été pour y entreposer les couvertures jusqu'à la prochaine saison hivernale. Aujourd'hui encore, il me rappelle tant de souvenirs heureux !

Papa finissait par s'impatienter et ne cessait de faire des allées et venues dans la chambre. La dame qui s'occupait de maman lui avait d'ailleurs demandé, à plusieurs reprises, de bien vouloir rester dans le patio.

— C'est pour bientôt ? demanda-t-il finalement, l'air inquiet.

— Voyons ! Vous n'en êtes pas à votre premier enfant tout de même ! lui répondit-elle. Vous savez bien qu'il faut du temps. Allons, soyez rassuré ! le bébé se présente bien et tout ira pour le mieux, je peux vous l'assurer !

— Mais oui, assieds-toi donc, Jacques ! lui dit doucement ma grand-mère.

Il finit par regagner sa chaise tout en tirant fébrilement sur sa moustache. Mais il avait bien du mal à faire taire son inquiétude tandis que les pensées se bouscuaient encore dans sa tête. Et si les choses ne se passaient pas comme il le souhaitait, que pouvait-il bien faire ? Comme tous les pères attendant que leur femme mette au monde leur enfant, il se sentait responsable de ce qui se passait devant ses yeux, et dans le même temps impuissant quant au déroulement des événements. Il ne pouvait être d'aucune aide et n'avait

d'autre solution que d'attendre. Tout à coup, un trop-plein d'émotions submergea son cœur quand il entendit, derrière la porte, les cris de maman, que la dame encourageait de la voix à pousser encore.

Il ferma un instant les yeux en pensant très fort à elle. Il se disait que la seule chose utile qu'il pouvait encore faire pour le moment était de s'en remettre à Dieu, et de prier pour que tout aille bien.

Même les enfants étaient à présent assis, et s'impatientsaient. La petite voix de Betty, la plus jeune de mes sœurs, s'éleva dans le silence pour demander :

— Y va rester longtemps ce bébé à la maison ? C'est quand qu'il va partir ?

Elle s'inquiétait de savoir si ce terrible nouveau-né allait bientôt pouvoir lui rendre son petit lit, qu'il allait désormais occuper dans la chambre des parents. Cela ne lui plaisait pas beaucoup de devoir dormir avec ses sœurs et son frère. D'autant plus qu'elle devrait partager le grand lit avec Rose et Elsa, puisque Benjamin était le seul à avoir un lit pour lui uniquement.

Mais tante Lucie lui expliqua que le bébé allait sans doute rester assez longtemps à la maison. Et, de toute façon, elle était maintenant trop grande pour dormir encore dans le petit lit à barreaux. Betty ne sembla pas réellement convaincue du

bien-fondé de la venue de cet intrus dans la maison, et encore moins des raisons de devoir lui céder son lit !

Tout à coup, la dame qui aidait maman à accoucher ouvrit la porte et tous entendirent le petit cri du bébé annonçant sa venue au monde.

— C'est une fille ! s'écria-t-elle.

— Encore ! s'exclama ma tante, tandis que papa, enfin rassuré, se précipitait dans la chambre pour voir sa chère femme et son nouveau petit ange.

Bien qu'un peu déçus par ce bébé qui n'était encore pas le garçon tant attendu, tous avaient fini par faire contre mauvaise fortune bon cœur et accepter finalement cette magnifique petite fille que le ciel avait bien voulu leur donner.

Nous étions à présent quatre filles et toujours un seul garçon.

## Chapitre 2

Nous habitions alors une petite maison située en haut d'une rue très animée de la ville. Le Café du Jasmin, un grand café dont les nombreuses tables débordaient sur les trottoirs, se trouvait en contrebas. Il ne désemplissait jamais jusque tard dans la nuit. Tahar, son propriétaire, était un homme respecté et apprécié de tous.

Il planait toujours dans son établissement cette odeur caractéristique de « café turc », appelé aussi café oriental. Une fois bu, il laissait au fond de la tasse son fameux marc, celui-là même dont la légende voulait que les diseuses de bonne aventure puissent y lire l'avenir !

Il y avait également le parfum des fleurs d'oranger que les amateurs de café ajoutaient dans leur tasse pour en rehausser le goût, mêlé aux effluves de tabac. Cela, sans oublier les « *machmoums* », ces minuscules bouquets de jasmin tressés et cousus en forme de fleur que certains portaient fièrement sur l'oreille ou bien dans la poche de leur chemise.

Une multitude de petits vendeurs sillonnaient ainsi inlassablement la rue, avec à la main des plateaux entiers garnis de *machmoums*. Ils embaumaient l'air, au fil de leur course, de merveilleuses notes étoilées de jasmin. C'était de ce commerce et de ce parfum envoûtant que le café de Tahar tenait son nom.

« *Machmoums ! machmoums !* » Rien ne pouvait décourager les petits vendeurs. Ils mettaient même un point d'honneur à ne pas repartir tant que leurs plateaux n'étaient pas vides et que tous les *machmoums* n'avaient pas été vendus.

Tout cela au milieu d'un brouhaha général fait de rires, de cris et d'éclats de voix des joueurs de cartes, contrastant avec les mines sérieuses et réfléchies des amateurs de jacquet et de dominos.

Quant à notre maison, elle n'était pas immense, mais suffisait à loger tant bien que mal notre petite tribu. Une belle porte bleue en bois clouté de noir, de style tunisien, en protégeait l'entrée. Un mince couloir permettait ensuite de remonter vers un patio couvert, mais avec de grandes vitres sur le haut des murs. Toutes les pièces profitaient ainsi de la lumière du jour et de la clarté du dehors, tout en étant à l'abri des intempéries.

Il y avait à droite la chambre des parents, sommairement meublée d'un grand lit et d'une armoire. Et à gauche une

pièce plus spacieuse pour nous, avec un grand lit pour les filles et un lit d'une place pour mon frère Benjamin. Chacun disposait d'un tiroir dans l'unique commode pour y ranger ses vêtements. Cette chambre n'avait pas de fenêtre, et heureusement que la lumière du patio lui donnait un peu de la clarté du jour, sans quoi elle aurait été totalement noire. En face d'elle se trouvait la cuisine avec tous les ustensiles sur les étagères, ainsi qu'une table et ses quatre chaises.

En bonne place, trônant sur ses quatre petits pieds, il y avait le « *babour* ». C'était un primus à pétrole pressurisé, un réchaud en cuivre à la belle couleur or, sur lequel maman faisait mijoter le repas de toute la famille. Sa mise en service était un spectacle dont je ne me lassais pas. Il fallait en actionner la pompe manuelle pour faire remonter le combustible du réservoir, tout en craquant une allumette pour l'enflammer. Mais souvent le trou du brûleur était obstrué par des impuretés et il fallait alors que maman se serve d'une longue tige en aluminium avec une minuscule épingle au bout pour le déboucher. Elle s'y reprenait d'ailleurs à plusieurs reprises avant d'y arriver et de permettre ainsi au *babour* d'allumer sa jolie flamme bleue, accompagnée d'une forte odeur de pétrole !

Il y avait également dans cette cuisine des cordes à linge juste devant la fenêtre et au fond, près de l'évier, un petit « *kanoun* ». Cette poterie en terre cuite creuse, remplie de

charbon, était utilisée comme brasero pour se réchauffer l'hiver. Le *kanoun* servait aussi à préparer le délicieux thé à la menthe, qu'il fallait laisser mijoter de longs moments pour en extraire toute la saveur. Puis nous entendions ce doux crépitement lorsque maman versait le thé dans de jolis verres dorés. Elle remontait alors d'un geste gracieux sa main vers le haut, pour la redescendre ensuite quand le verre était plein.

\*\*\*

Le temps s'écoulait alors nonchalamment et la vie suivait son cours dans notre petite maison remplie d'amour. Trois ans plus tard, je courais désormais comme un véritable petit lapin dans toute la maison. Et pour rien au monde je n'aurais lâché ma poupée de chiffons – celle que maman m'avait cousue avec les morceaux d'étoffes multicolores rapportés par papa de son magasin.

D'ailleurs, ce magasin, il lui arrivait de m'y emmener de temps en temps et je restais là, assise sur le comptoir, à admirer toutes les belles dames venues choisir les tissus de leurs prochaines robes. Papa allait et venait sans relâche, défaisant et refaisant les rouleaux. Il pliait et déplaît les étoffes, découpait tantôt des petits morceaux, tantôt des grands. Prenant avec un soin minutieux les mesures avec son mètre en bois ou à ruban. Mais depuis quelque temps il se plaignait souvent auprès de maman de voir les gens

réclamer de plus en plus de délais de paiement. Et au bout du compte il arrivait de plus en plus souvent qu'il ne soit pas payé en ces temps difficiles.

Je me souviens qu'un jour, après avoir comparé plusieurs rouleaux de tissu, une dame avait accepté d'en prendre un d'un joli bleu. Mais, au moment de régler sa facture, elle avait demandé à papa de la mettre sur sa note jusqu'à la fin du mois. Et la liste sur le cahier ne cessait hélas de s'allonger !

Mais ce soir-là papa était rentré tard du magasin et maman l'attendait dans la cuisine. Elle avait quelque chose d'important à lui dire.